

Le poète et son dieu

André Brochu

La littérature québécoise sous le regard de l'autre

Volume 24, numéro 3 (72), printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201454ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201454ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, A. (1999). Le poète et son dieu. *Voix et Images*, 24 (3), 604–608.

<https://doi.org/10.7202/201454ar>

Poésie

Le poète et son dieu

André Brochu, Université de Montréal

Un des livres de poésie les plus ambitieux parus au Québec, depuis *Quatuor de l'errance* de Serge Patrice Thibodeau (1995), est *Le chant du voyageur* de Claude Beusoleil¹. (Il y a eu, bien sûr, *Le sacre* de Paul-Marie Lapointe (1998), mais ce recueil peut inspirer de grandes réserves².)

Du reste, marquons-le tout de suite, le livre de Beusoleil n'est pas sans défaut. On connaît la facilité du poète et sa manière souvent approximative, qui lui fait écrire par exemple :

Je n'aurai pas de haine
sans mépris
aucun venin ne nourrira
mon cœur [...] (p. 135)

L'absence de ponctuation aidant, on est porté à rattacher le deuxième vers au premier : le mépris accompagnera la haine ; puis on se rend compte que le vers inaugure plutôt une autre proposition (le sens pouvant s'explicitier ainsi : *je n'aurai pas de haine ; dès lors, étant sans mépris, aucun venin ne nourrira mon cœur*) ; mais alors, le sujet de cette proposition devrait être *je*, auquel se rapporte implicitement *sans mépris*, et non *aucun venin*. La strophe se termine ainsi :

je fixerai le sol
et ses ramures
des étreintes monteront
de ce bel abandon (p. 135)

Les ramures du sol sont de bien improbables objets puisque le mot désigne de petites branches d'arbre... Des énoncés poétiques de Beausoleil se dégagent souvent une impression d'arbitraire ; ou, si l'on préfère, le sentiment d'une inspiration brouillonne, peu attentive aux détails.

Cela dit, il y a une force réelle du poète, et elle se manifeste avant tout dans la conception de vastes ensembles. Beausoleil est un grand architecte de recueils, comme son abondante production le prouve à maintes reprises.

Reconnaissons d'abord que, même si Beausoleil, comme tous les écrivains au fond, parle de lui-même, on ne trouve jamais dans ses poèmes l'expression immédiate, biographique du moi. Le fonds personnel est transposé, projeté dans un espace *inter-essentiel* (cet espace qui fonde l'*inté-rêt* au sens étymologique du terme : être parmi), lequel le rend accessible à tous.

C'est ainsi que, dans *Le chant du voyageur*, Beausoleil nous parle du poète, d'aujourd'hui et de tous les temps ; du poète à tous les niveaux, lesquels vont de l'humble chanson aux chants les plus sublimes. Dans sa référence aux poètes du monde, Beausoleil n'oublie pas ses confrères québécois, en particulier Nelligan, Gauvreau et Grandbois dont il fait trois *figures* dominantes ; mais il cite encore de nombreux autres, pas seulement les Gaston Miron, Gérard Godin ou Émile Martel ; les anciens aussi, Nérée Beauchemin, Robert Choquette, Alfred DesRochers et, de façon surprenante mais pertinente, Germaine Guèvremont (avec une fort belle citation du *Survenant*).

Rares sont les connaisseurs de notre poésie, actuelle ou plus ancienne, qui se sont aussi tournés, avec une égale ferveur, vers les grands poètes de notre temps ou des époques éloignées. Michel Beaulieu, Gaston Miron avaient cette ouverture d'esprit, cette fondamentale curiosité. Claude Beausoleil manifeste la même culture et la même capacité de mettre en perspective l'ici et l'ailleurs. Dans l'évocation des seize figures qui termine autant de sections du recueil, on passe sans heurt de Pound à Nelligan, Rimbaud, Baudelaire, Pessoa, Rilke, Dante, Blake, Neruda, Lorca, Novalis, Gauvreau, Whitman, Villon, Coleridge et Grandbois, pour aboutir au « poète sans visage » qui les résume tous.

Le poète, affirme Beausoleil, est essentiellement un voyageur, et un explorateur des territoires intérieurs plus encore que de la planète. Il est l'homme des passages de toutes sortes, jamais en repos ; et à partir du réel, qu'il assume, il invente l'infini, étant, tel un William Blake, l'artisan « des soulèvements d'âme et des visions » (p. 145). C'est le grand souffle lyrique du romantisme qui définit au premier chef, dans cette perspective, la nature du poète, et tous ceux dont se réclame ici l'auteur relèvent, directement ou indirectement, de cette inspiration.

Comme toujours chez Beausoleil, un programme très précis ordonne le déroulement du recueil. Dix-sept sections, intitulées « Chants », se succèdent, dont les seize premières sont composées de façon identique : a) un premier poème qui compte de neuf à quatorze quatrains (le plus souvent onze) ; b) dix poèmes, tous composés de deux strophes dont la

première aligne des vers légèrement plus longs que ceux de la seconde ; c) un Chant surmonté d'une épigraphe et terminé par un quatrain ; d) une Chanson où, en italique, sont citées les paroles d'airs connus (par exemple, Aragon chanté par Ferré ; mais aussi, « En veillant sur le peron », comme exemple de « Chanson banale... », p. 58) ; et e) un morceau de prose (poétique, bien sûr) intitulé « Figure » (de 1 à 16), consacré au poète cité en épigraphe.

J'ai déjà dit³ ce qu'il peut y avoir d'artificiel dans une telle façon d'écrire. En l'occurrence, malgré le vague du propos qui assimile le poète au nomade et la reprise incessante de cette idée en variations peu articulées, on ne peut manquer d'être impressionné par l'ample accueil fait aux grandes suggestions de l'esprit poétique, tel qu'il souffle dans les plus beaux livres du monde et tel que Beausoleil sait le reproduire, pour s'en être nourri avec passion.

Pour conclure, je cite une strophe qui résume le propos d'ensemble et s'éclaire d'une très belle image :

Écoute et vous aussi écoutez le
poète
il n'est pas revenu dire ce que
l'on sait
mais rendre lisible la part
d'inconnu
imaginable dont l'air pur rêve
au seuil du mot présent (p. 49)

« La part d'inconnu / imaginable dont l'air pur rêve », voilà qui est saisissant (l'air qui rêve) et fort intelligent (seul l'inconnu *imaginable*, c'est-à-dire pouvant être traduit en images, est accessible au poète).

Essayiste, poète, romancier, Pierre Ouellet ajoute un autre titre à son œuvre déjà abondante : *dieu sait quoi*⁴. Le sujet est bien Dieu (mais avec minuscule : dieu), ce qui n'est pas rien. Les poèmes qui l'ont traité par le passé sont grandioses — je pense à *Dieu*, de Hugo. Ici, rien de trop fastueux. Plutôt une froide allégorie de l'esprit.

Allégorie pourquoi ? Cette figure se définit comme l'« expression d'une idée par une image, un tableau, un être vivant, etc. » (*Petit Robert*). Pour Ouellet, « dieu » n'est rien d'autre qu'une idée à explorer, à remettre dans le circuit des significations, une fois le mot décapé de la majuscule qui bloque sa mise en circulation.

Dieu ne serait rien sans l'homme ; c'est pourquoi un représentant de l'espèce, assez prestigieux puisqu'il pourrait s'agir de Job ou de Jésus-Christ, vient tenir un discours quelque peu grandiloquent, de dix pages en dix pages (ou presque ; Ouellet n'a pas la rigueur mathématique d'un Beausoleil !) ; discours ambigu où, comme le Moïse de Vigny, il accuse Dieu de ne pas répondre à son appel (p. 33) et de le désespérer (p. 61), mais réaffirme son indéfectible fidélité (p. 119).

Entre les pages de prose qui donnent ainsi la parole à l'adorateur (lequel se laisse servilement persécuter par son créateur), une poignée de petits poèmes composés de quelques strophes de peu de vers se chargent de présenter l'être suprême sous diverses facettes et de le mettre, si l'on peut dire, à toutes les sauces de l'esprit :

dieu lève :
pain d'homme

et se dégonfle

levure du sang

— bavure [...] (p. 59)

La fantaisie concerne ici l'eucharistie, qui suppose la présence réelle de Dieu dans l'hostie, pain azyme. Le poète imagine plutôt un pain *avec* levain, lequel est victime d'un burlesque aplatissement qui rétablit l'orthodoxie liturgique. Le sang du Christ est identifié à cette levure et décrié (bavure).

Dieu, bien sûr, n'existe pas, il n'est qu'une idée, mais tout se passe comme si l'homme, «fait comme un rat» (ô Sartre!), subissait sa malédiction, sans aucun espoir de s'en sortir; «la terre: / égout de l'être, du temps / passé au sas» (p. 124).

Il faut être Québécois, et de vieille souche, pour ruminer ces questions-là et, à cette seule fin, réinventer la poésie métaphysique.

*
**

Passons de Dieu... à Dieu. Le thème est fréquent (à cause de l'an deux mille?!). Cette fois, il s'agira de véritable poésie religieuse. On sait que — Dieu merci! — elle ne surabonde pas dans notre littérature. Il y a bien les quêtaineries d'Alfred DesRochers, qui bourrent le second tome de ses œuvres poétiques dans la collection «Nénuphar»; les mariages de Roger Brien ou de Gustave Lamarche. Il y a aussi Rina Lasnier, admirable, même dans l'adoration mièvre. Elle est sans exemple, du moins dans sa génération qui, certes, était pieuse. Jean-Marc Fréchette⁵ prend le relais, du moins depuis qu'il a délaissé la spiritualité aurovillienne pour renouer avec le christianisme.

D'une très grande authenticité, le discours de Fréchette réussit le tour de force de conjuguer la densité et la limpidité. Les fulgurantes obscurités de Rina Lasnier, son hermétisme un peu complaisant sont absents des évocations du poète. Si je lis, par exemple: «Il y eut un grand éclair de larmes dans le ciel», il ne s'agit pas d'une expression subjective, d'une métaphore compliquée d'un oxymore (alliance de mots contraires), mais de la représentation d'une vision qui *réalise* l'identité de l'éclair et des larmes. C'est, en l'occurrence, la vision du frère Léon assistant à une apparition de saint François, que «déchir[e] de part en part» le son d'un violon joué par un ange «vêtu de violet ardent» (p. 17). Ce violet est une couleur très charnelle, phallique même, et donne une coloration intense, mais en même temps discrète, à la relation orante. Dans les évocations dévotes de Fréchette, qui se rapportent souvent à François d'Assise et à ses proches, par exemple sainte Claire, ou aux moniales de Saint-Damien, quand ce n'est aux personnages de la sainte Famille, les aspects édifiants sont toujours enracinés dans le concret. Ils frisent même, parfois, la naïveté, à la façon de quelque sculpture romane pieusement grossière. Voici, par exemple, comment la Vierge est célébrée:

Ô porte de fête, ô porte fermée
Que l'Esprit Saint traversa
Du rayon pollinique (p. 31).

Comment dire plus ingénument que la Vierge conçut du Saint-Esprit?

On croisera plus loin le Dieu de David «tout couvert des pollens du salut» (p. 37). Le pollen matérialise ici la semence vivante, sans euphémisation frileuse. Et c'est ce qui me

frappe dans ce discours religieux très intimiste, centré sur des scènes quotidiennes de l'évangile, de l'ancien testament ou de la vie monastique : on y respire à l'aise, la chair n'étant point proscrite. Simplement, elle est assumée en toute innocence et beauté, comme en éden, ou comme si les rêves de pureté de l'enfance trouvaient là le lieu de leur réalisation.

Bien entendu, un tel espace préservé relève, pour le lecteur moderne, du plus parfait exotisme. À fréquenter pour prendre congé, momentanément, des idéologies (politiques...).

*
**

Au retour, on reprendra contact avec la vie vraie en relisant *L'homme rapaillé*⁶, de Gaston Miron, dans son dernier refuge : rien de moins que la prestigieuse collection «Poésie» chez

Gallimard, aux côtés de Guillaume Apollinaire, Paul Éluard, Henri Michaux, Pablo Neruda et autres grandes voix du siècle. Édouard Glissant signe la préface. Marie-Andrée Beaudet a soigneusement et sobrement préparé cette édition dite «définitive» — qui ne l'est que par la cruauté du destin.

1. Claude Beausoleil, *Le chant du voyageur*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 288 p.
2. À moi, en tout cas. Voir ma chronique dans la précédente livraison de *Voix et Images*, vol. XXIV, n° 2 (71), hiver 1999, p. 413-414.
3. À propos du recueil de Claude Beausoleil intitulé *Quatre échos de l'obscur*; *Voix et Images*, vol. XXIII, n° 3 (69), printemps 1998, p. 604-605.
4. Pierre Ouellet, *Dieu sait quoi*, Saint-Hippolyte, Le Noroît, 1998, 126 p.
5. Jean-Marc Fréchette, *La lumière du verger*, Paris/Saint-Hippolyte, Arfuyen/Le Noroît, 1998, 84 p.
6. Gaston Miron, *L'homme rapaillé : les poèmes*, Paris, Gallimard, coll. «Poésie», 1999, 202 p.